

# Une comédie existentialiste

« Sartre, l'âge des passions », un téléfilm en deux parties, de Claude Goretta, à ne pas manquer lundi 11 et mardi 12 décembre, à 20.50, sur France 2

**U**N geste, une mimique, un tic, une attitude, une posture, c'est « lui ». Cette façon d'être assis, les mains sur les genoux, penché en avant, comme s'il était toujours prêt à écrire ou à agir – ce qui, dans son cas, revient au même –, c'est encore « lui ». Cette démarche tête pour fendre la foule des journalistes qui l'entourent souvent, c'est toujours « lui ». Mais en couleurs.

C'est lui ou presque. Le vrai Jean-Paul Sartre était en noir et blanc et Denis Podalydès ne peut être aussi laid que celui qu'il incarne, malgré la prothèse oculaire qui restitue un peu le célèbre strabisme divergent de ce dernier. Pourtant, le comédien a poussé très loin ses efforts d'identification, allant jusqu'à écouter pendant des heures des enregistrements de la voix de Sartre, transposés sur son baladeur. Ainsi a-t-il fait son footing au rythme du philosophe pressé. Tout au long du téléfilm, il maintient ce ton saccadé et c'est aussi presque « lui ». Mais, en dépit des apparences, le sociétaire de la Comédie-Française ne s'est heureusement pas livré à une imitation. Pour saisissante que soit la ressemblance, c'est d'une interprétation qu'il s'agit et elle est magistrale. Trois heures durant, l'acteur dérange et séduit, à la manière de Sartre. La prestation et la réussite de Denis Podalydès sont à la mesure de l'ensemble d'une entreprise a priori délicate mais « passionnante » de bout en bout.

*Sartre, l'âge des passions* montre l'apogée d'un homme dont la notoriété est mondiale et qui est à la fois philosophe, romancier, dramaturge, journaliste et une personnalité politiquement très engagée. Entre 1958, quand il dénonce le retour du général de Gaulle au pouvoir, et 1964, quand il refuse le prix Nobel, Sartre est en effet à son sommet. Il a rompu avec les communistes mais reste marxisant ; il n'est pas encore

dans la dérive « maoïste » qui marquera la fin de sa vie. Il est sur tous les fronts. Il est capable de disserte sur tout, la peinture ou le football. Il achève *Critique de la raison dialectique*, met la dernière main à une nouvelle pièce, *Les Séquestrés d'Altona*, milite contre le recours à la torture par l'armée française dans la guerre d'Algérie, multiplie les articles pour les publications les plus diverses – pour *France Soir*, il rédige un récit en dix-sept volets de son voyage à Cuba, où Fidel Castro l'a reçu – et ne refuse guère une préface ou ses conseils à des étudiants. Sartre, alors, est admiré, voire vénéré par une moitié de la France et haï par l'autre. Le téléfilm montre tant l'homme très public que le Sartre intime dans le couple extraordinaire qu'il forme avec Simone de Beauvoir et que beaucoup de jeunes croient pouvoir imiter. On voit un Sartre surmené qui fume, boit et se drogue pour mener plusieurs vies en même temps, qui se confie à sa compagne de toujours – magnifiquement interprétée par Anne-L

**Sartre, avec ses brillantes qualités, sa générosité, son sens de la pédagogie, mais aussi ses grossiers défauts, sa mauvaise foi et ses emballements**

varo –, ne sachant plus comment faire face à ses différentes conquêtes féminines. Car ce forcené au visage de crapaud, déjà âgé, pouvait séduire tous ceux qui ne le détestaient pas.

Le film a le grand mérite d'exposer Sartre avec ses immenses et brillantes qualités, y compris sa générosité et son sens de la pédagogie, et ses grossiers défauts, sa mauvaise foi et ses emballements. Le film prend une remarquable et juste distance avec le personnage, ce qui est d'autant plus appréciable que deux « sartriens » ou « sartrologues » patentés, Michel-Antoine Burnier et Michel Contat



(collaborateur du « Monde des livres ») se sont mis au scénario avec le réalisateur, Claude Goretta, et le producteur, Jacques Kirsner. Ces quatre hommes très différents sont parvenus à concevoir un ouvrage d'une belle unité, qui décrit la réalité historique de Sartre et d'une époque agitée, avec tous les ressorts de la fiction. Même l'invention d'un couple d'étudiants, fréquentant Sartre et Beauvoir, paraît judicieuse tant elle emprunte à des anecdotes vécues, notamment par Michel-Antoine Burnier, et tant elle établit une médiation habile avec le téléspectateur d'aujourd'hui afin de mieux lui faire comprendre l'intérêt de cette page d'histoire un peu folle et drôle.

Avec le solide apport d'experts, qui permettent de voir Sartre à l'œuvre, d'entendre son discours – ce qui était loin d'être le cas dans un regrettable téléfilm précédent, *Les Amants du Flore*, sur France 3 –, on assiste bien à une « comédie dramatique », comme le reconnaît et le souligne avec plaisir Michel Contat. Pour la comédie, Claude Goretta, à 77 ans, a puisé dans sa longue expérience de cinéaste et celle plus récente de réalisateur de télévision qui, avec la même sensibilité et la même technique discrète, a porté



à l'écran d'autres personnages historiques : Georges Mandel (*Le Dernier Été*), Léon Blum (*Thérèse et Léon*). La succession des scènes est très rythmée et contrastée tout en donnant une impression de fluidité, accentuée par les mouvements de la caméra, le plus souvent portée à l'épaule. Ainsi le film se déroule-t-il comme une sorte de ronde dans laquelle tournent de nombreux personnages et personnalités – de Raymond Aron à Bernard Kouchner. Et le téléspectateur de 2006 se sent invité à entrer dans la danse... Le pari difficile est incontestable-



Jean-Paul Sartre-Simone de Beauvoir, dans l'intimité, et couple illustre, sous les feux d'une médiatisation qui ne portait pas encore ce nom.

BERNARD BARBEREAU/  
LAURENT DENIS/  
FRANCE 2

ment gagné, et cette réussite, au départ improbable, n'est pas sans rappeler celle du *Grand Charles*, le de Gaulle de Bernard Stora, qui témoignait aussi d'un charme, d'une invention et d'une audace assez comparables. Deux œuvres subtiles et si satisfaisantes que seule la télévision – de service public, ajoute Jacques Kirchner – peut offrir.

**Francis Cornu**

*Sartre, l'âge des passions*, un téléfilm en deux parties, diffusé lundi 11 et mardi 12 décembre à 20 h 50, sur France 2.

**CLAUDE GORETTA, RÉALISATEUR**

## « Surprendre et informer, voilà le pari ! »

**Est-ce vous qui avez choisi Denis Podalydès pour incarner Sartre ?**

D'ordinaire, je tiens à être maître de la distribution des rôles. J'avais pensé à un autre comédien mais il n'était pas disponible. A France 2, Marie Dupuy d'Angeac, qui suivait le projet, m'a alors suggéré de rencontrer Denis. Je ne le connaissais que pour l'avoir vu en Rouletabille dans *Le Mystère de la chambre jaune*. Très vite, il s'est imposé et a dépassé toutes nos attentes. Au point que je l'ai freiné un peu, ici ou là. Comme Sartre, il a une énergie phénoménale. Il a surtout une intelligence, une culture et un talent incroyables. Après avoir beaucoup écouté et lu – il a fait de la philo –, Denis a plongé dans le personnage avec une faculté de concentration étonnante. Non seulement il parvient à lui ressembler d'une manière confondante, ce qui est un tour de force et n'était pas forcément primordial, mais encore il lui donne vraiment vie. De surcroît, on lui doit plusieurs idées d'une grande justesse comme celle qui le pousse à prendre la main de la jeune femme à qui il est censé expliquer la conception sartrienne de la liberté, tout en la séduisant.

**Vous avez la réputation de prêter une grande attention aux comédiens. Avez-vous une technique particulière pour les diriger ?**

Il n'y a pas de technique de la direction d'acteur, ce n'est pas vrai. Pour moi il s'agit plutôt d'une certaine mise en condition. Sur le plateau, par exemple, il me paraît important de créer un climat propice, jusque dans les détails : je ne lance pas l'ordre habituel, « action », je dis simplement et doucement « top ». Il ne faut pas nuire à la concentration de chacun, dans le concert d'une équipe. Car la réussite d'un film est l'affaire de tous, également celle du plus modeste des techniciens. Chacun doit être en mesure de donner le meilleur de lui-même du premier coup. De même que je ne fais pas de découpage, je ne compte guère sur le montage. Car l'essentiel du travail est en amont, sur le scénario, bien sûr, mais aussi sur l'ensemble de la préparation. De longs échanges avec les comédiens et des répétitions me sont nécessaires. Bref, je souhaite toujours que l'on soit tel-

lement prêt à tourner qu'une seule prise suffise, voire deux.

**Est-ce que cela a été le cas pour la scène de l'annonce de la mort de Camus ?**

Oui ! Pourtant on a tâtonné. Ce n'est pas la scène prévue dans le scénario. Il y avait bien davantage de dialogues. Podalydès disait en quelque sorte ce que Sartre a réellement écrit dans un hommage à Camus. Finalement, la scène est presque muette. Sartre et Beauvoir sont bouleversés par la nouvelle et ne savent quoi dire. Puis ils se mettent à rire en souvenir des bons moments passés avec Camus, en raison de leur attachement à ce dernier, en dépit de leur brouille. Après de longues conversations et quelques improvisations dans ma chambre d'hôtel, les comédiens sont parvenus à en dire long avec très peu de mots. Les grands sont ceux qui savent faire parler les silences. La complicité avec les comédiens, c'est merveilleux. J'aurais aimé réussir une telle scène dans tous mes films. Il faut souvent aller à la source des dialogues, savoir s'inspirer profondément du texte plutôt que de le respecter à la lettre. Par des gestes ou des attitudes on peut faire passer beaucoup de choses. La parole n'en prendra que plus d'importance dans les scènes suivantes. Un film, c'est aussi ce qui survient.

**Vous avez participé à l'élaboration du scénario et cependant vous l'avez modifié ensuite. N'est-ce pas contradictoire ?**

Même si un scénario me convient tout à fait et s'il me faut le respecter d'autant plus qu'il s'agit d'un sujet historique, j'es-

time avoir le devoir de me livrer à une adaptation. C'est pour moi inhérent à la mise en scène. Oui, j'ai supprimé des choses parfaitement authentiques ou rapportées par Sartre lui-même, telle la scène où, devant ses hôtes, Castro tire au fusil et celle où Fidel réussit à réparer un réfrigérateur – dans la version définitive, il n'y parvient pas. J'ai trouvé que ces faits paraissaient trop caricaturaux, nuisaient à la crédibilité de l'ensemble et risquaient de créer un déséquilibre. Il faut avoir une vision générale et, après la contribution de tous, c'est la vision du réalisateur, garant de l'unité de l'entreprise, qui doit prévaloir. Ainsi, pointilliste par nature, j'ai augmenté l'aspect patchwork du film, l'enchaînement de scènes apparemment différentes, en cherchant à créer à chaque fois la surprise et en jouant sur les contrastes. Ceci pour alléger le propos tout en montrant l'importance. Car Sartre et son époque sont un sujet de poids. A la fois surprendre et informer, voilà le pari !

**Avec les spécialistes de Sartre que sont Michel-Antoine Burnier et Michel Contat, les discussions n'ont-elles pas été après parfois ?**

Ce sont des gens de savoir et de qualité. Ils ont fait preuve de beaucoup de compréhension à mon égard et, moi, j'ai tenu compte de leur point de vue et de leurs remarques. Toutefois j'avais quelque appréhension en leur montrant pour la première fois le film terminé. Je les ai laissés seuls et, à la fin, de loin, je les ai entendus applaudir. J'ai apprécié...

**Propos recueillis par F.C.**



Claude Goretta et Denis Podalydès avant que ce dernier ne prenne le visage de Sartre. LAURENT DENIS/FRANCE 2